

Paname Distribution présente
une production Reposado & The Mediapro Studio

MEILLEUR FILM
MEILLEURE RÉALISATION
MEILLEUR ACTEUR
MEILLEUR SCÉNARIO
MEILLEUR MONTAGE
MEILLEURE MUSIQUE

6 GOYA®



JAVIER BARDEM dans

EL BUEN PATRÓN

Un film de Fernando León de Aranoa

Durée : 120' - Formats : Scope / 5.1

Matériel presse téléchargeable sur www.paname-distribution.com

AU CINÉMA LE 22 JUIN

DISTRIBUTION
PANAME DISTRIBUTION
Tél. : 01 40 44 72 55
distribution@paname-distribution.com
www.paname-distribution.com

RELATIONS PRESSE
Laurence Granec - Vanessa Fröchen
71 bd Voltaire - 75011 Paris
Tél. : 01 47 20 36 66
presse@granecoffice.com

SYNOPSIS

Un ex-employé viré qui proteste bruyamment et campe devant l'usine...

Un contremaître qui met en danger la production parce que sa femme le trompe...

Une stagiaire irrésistible...

A la veille de recevoir un prix censé honorer son entreprise, Juan Blanco, héritier de l' ancestrale fabrique familiale de balances, doit d'urgence sauver la boîte.

Il s'y attelle, à sa manière, paternaliste et autoritaire : en bon patron ?

Fernando León de Aranoa à propos de *El Buen Patrón*

Le « bon patron »

Habile, charmant et manipulateur, Blanco est le marionnettiste qui tire les ficelles de tout ce spectacle. Son entreprise produit des balances industrielles, mais le vieux modèle à deux plateaux qui se trouve à l'entrée principale de l'usine est détraqué et Blanco n'a aucun scrupule à en truquer l'équilibre. La balance est une métaphore universelle de la justice... Blanco est un personnage charismatique qui s'implique sans vergogne dans la vie personnelle de ses employés pour améliorer la productivité de l'entreprise, franchissant toutes les lignes éthiques, et sans possibilité de retour.

Presque tous les personnages de *El Buen Patrón* ne pensent qu'à eux, et Blanco ne fait pas exception. C'est un homme talentueux, un voyou, mais cela ne nous empêche pas d'avoir de l'empathie pour lui à la fin. Nous l'aimons bien même si nous n'approuvons pas ses actions. Ce patron n'est pas si éloigné de nous. Comment manier le pouvoir quand on l'a ? Peut-être est-ce une vision de ce que nous craignons de devenir.

Javier Bardem

J'ai toujours pensé que Javier était une possibilité pour jouer Blanco, mais lorsque je commence à écrire, j'essaie de ne pas penser à un acteur éventuel parce qu'il devient trop facile d'écrire des choses qui correspondent au registre de l'acteur, plutôt que ce que le personnage ferait dans cette situation. En tant que personne, Javier est le même gars qu'il y a vingt ans, ce qui est merveilleux compte tenu de son parcours. Il est toujours aussi noble et généreux qu'il l'était lors de notre première rencontre. Son registre s'est beaucoup élargi au cours de cette période. Javier a toujours été très présent et concerné sur le plateau, mais je pense que c'est encore plus vrai maintenant.

C'est un acteur qui serait capable d'ajouter ou de soustraire cinq pour cent à un sentiment, si jamais il s'agissait de quantifier les choses. Avec Javier, vous avez la force d'un pur-sang, mais c'est un pur-sang à qui on peut aussi demander de se déplacer dans un espace très réduit, dans une fourchette de deux millimètres. Il a les deux : le cœur, l'instinct, l'émotivité, et en même temps un travail plus rationnel, plus intellectuel. Il tisse très finement.

Quand nous travaillons le personnage, nous nous amusons à l'explorer et à l'imaginer dans différentes situations. Au moment où nous avons fait *Les Lundis au soleil*, nous ne nous connaissions pas encore, et Javier venait chez moi avec une pile de cassettes de 120 minutes. Nous parlions, et il enregistrait sans arrêt. Il me posait toutes sortes de questions. Après trois films ensemble, nous nous connaissons assez bien et nous avons construit une immense confiance. Javier Bardem s'efforce toujours d'aller plus loin. Il n'aime pas jouer la sécurité. Il aime prendre des risques.

Les autres personnages de ce film sont forts, ils doivent l'être pour affronter Blanco, mais les acteurs qui les interprètent ont besoin de cette même force pour travailler avec Javier. Ce dernier apporte tellement de puissance et de charisme qu'il fait ressortir les mêmes qualités chez les personnes qu'il côtoie. Il fallait qu'il y ait une lutte égale de pouvoir/contre-pouvoir.

Tout le monde a compris la nécessité de trouver un équilibre, et nous avons beaucoup travaillé là-dessus en répétition.

Un cinéma politique

J'ai tendance à croire que presque tous les films sont politiques : ils parlent de nos relations, de nos choix intimes et sociaux, et de la manière dont ils répondent à la diversité de nos origines et de notre éducation en tant qu'individus. Je crois au cinéma comme une fenêtre ouverte sur la rue, qui traite de ce qui se passe dehors, sur les trottoirs du pays où nous vivons, dans nos maisons, dans nos chambres à coucher, sur nos lieux de travail. Cela dit, *El Buen Patrón* n'est pas littéralement un film politique. Je ne suis pas un fan du cinéma militant et manichéen. La vie est un écheveau de gris, de nuances, et personnellement, je fais volontiers l'impasse sur l'étiquette " cinéma politique ".

Il s'agit plutôt de la tragédie d'un monde ouvrier usé, sans héros ni méchants, loin de tout manichéisme. Une comédie mordante, gris foncé, presque noire. Un regard corrosif sur les relations personnelles et professionnelles au sein d'une entreprise familiale employant une centaine de travailleurs. C'est, d'une certaine manière, le contre-champ de mon film *Les Lundis au soleil*. Alors que le premier traite du chômage, *El Buen Patrón* décrit le paysage précaire de l'emploi aujourd'hui, en utilisant des techniques narratives similaires : un récit choral tissé d'histoires qui s'entremêlent, traversée par la personnalité séduisante de Blanco. *El Buen Patrón* est un portrait de la dépersonnalisation et de la détérioration des relations de travail, d'une époque où des concepts dépassés comme la solidarité, l'éthique ou le bien commun semblent avoir été effacés de la carte de l'emploi, pour être remplacés par la logique du profit et de la précarité.

La comédie

Le meilleur humour, celui qui résiste le mieux au passage du temps et qui traverse les frontières, est celui qui naît du drame : il nous parle de la nature humaine. Il émane de ce travailleur désespéré, cet homme qui n'a plus rien à perdre et campe devant ce qui fut son lieu de travail. À chaque fois que le patron entre ou sort de l'usine, il crie des slogans approximatifs dans une vieille corne de taureau abîmée. On sourit de sa fragilité, de sa solitude forcée, de sa lucidité tragique. L'humour naît aussi de la tendresse : la relation qui s'installe entre lui et l'agent de sécurité qui surveille l'entrée de l'usine, qui partage avec lui un café et une conversation, le plus discrètement possible dans la crainte de représailles.

Il y a aussi de l'humour dans l'amoralité du patron, dans ses manigances et ses excès, car on est toujours la première victime de ses actes. Blanco ne sortira pas indemne. Le film s'assombrit à chaque décision que prennent les personnages. Et ainsi, sans perdre le sourire, le dernier acte de cette histoire devient un thriller, puis une tragédie.

De tous les défis que nous avons relevés, celui de trouver le ton juste a peut-être été le plus risqué. Humour et douleur : la mesure précise sur chaque plateau de la balance. Jalousie, abus, trahison, pouvoir, vassalité, rivalité, vengeance, ambition, sexe, et même la mort, tous les grands thèmes de la tragédie classique s'insèrent dans le réseau alambiqué d'intérêts, de mesquineries et d'ambitions au sein d'une petite entreprise qui pourrait se trouver dans n'importe quelle ville de province, n'importe où.

L'esthétique

Visuellement, *El Buen Patrón* cherche une forme de réalisme, sans tourner le dos à une image sophistiquée. La lumière du chef-opérateur Pau Esteve dépeint avec élégance ce décor froid et industriel qui souligne a contrario la chaleur des personnages et de leurs conflits. Le langage de la caméra, symétrique, horizontal et harmonieux au début, est le reflet de l'équilibre parfait que Blanco a atteint dans sa vie personnelle et dans son usine. Mais l'écriture devient dynamique et plus instable au fur et à mesure que le film progresse. Le vertige de la caméra portée remplace peu à peu l'horizontalité des premières images, en accompagnant la dérive de notre personnage.

C'est ce que fait également la musique du film : ludique et amicale au début, apparemment légère, elle se démasquera au même titre que Blanco. Le travail de la compositrice Zeltia Montes est une réécriture musicale de mon scénario, une seconde peau du film, qui rend compte de la complexité de son ton, son équilibre complexe.

L'action se déroule à la périphérie industrielle d'une ville de province, dans son paysage horizontal de bâtiments gris et indifférents. Dans l'entrepôt central d'une usine, le long de ses passerelles surélevées. Et dans les ateliers, faits de caoutchouc noir et d'acier. Parmi le grondement produit par les lourdes machines, sur lesquelles peinent des hommes et des femmes protégés par des casques. Dans les entrepôts et les quais de chargement des marchandises, autour des rampes de ciment, des palettes et des camions. César Macarrón s'est chargé de cette tâche titanesque : redonner vie à une immense usine fermée de la banlieue de Madrid.

Fernando León de Aranoa

Auteur, réalisateur et documentariste, Fernando León de Aranoa a écrit et réalisé les longs métrages *Familia* (1996), *Barrio* (1998), *Les Lundis au Soleil* (2002), *Princesas* (2005), *Amador* (2010), *A Perfect Day : un jour comme les autres* (2015), *Escobar* (2017) et *El Buen Patrón* (2021).

En tant que réalisateur de documentaires, son travail comprend *Izbieglize* (1995), *Caminantes* (2001), *Invisibles* (2007), *El País de Los Refugiados* (2013) et *Politica, Manual de Instrucciones* (2016).

Il a régulièrement présenté ses films aux festivals de Saint Sébastien, Berlin, Sundance, Cannes, Venise et Toronto, entre autres. Il a reçu la Coquille d'or du Festival de Saint-Sébastien pour le meilleur film et la Coquille d'argent pour le meilleur réalisateur, ainsi que trois prix Fipresci de la critique spécialisée, un Ariel de l'Académie du cinéma mexicain, deux nominations aux Donatello de l'Académie italienne et le prix Luis Buñuel pour le meilleur film ibéro-américain.

En tant qu'auteur, il a publié *Contra la Hipermetropía* (Debate, 2010) et *Aquí Yacen Dragones* (Seix Barral, 2013).

En 2004, Fernando a créé sa société de production, Reposado.

Entretien avec Javier Bardem

Quelle est votre relation avec Fernando León de Aranoa ?

Nous nous connaissons depuis 20 ans, nous sommes amis, nous avons grandi ensemble, nous nous voyons et nous parlons souvent, je l'admire beaucoup en tant que personne, en tant que cinéaste, en tant que père, en tant que partenaire, en tant que compagnon. C'est une personne que je respecte et que j'aime. Lorsqu'il m'a proposé le film, notre dernière collaboration remontait à *Escobar* (2017), un tournage compliqué, hors de toute zone de confort, tant la sienne que la mienne, un travail très exigeant réalisé en un temps très condensé, mais un film dont lui, Penélope et moi sommes très fiers.

Le projet de *El Buen Patrón* nous permettait de revenir à des expériences plus proches de nous, de notre ville, et cela m'excitait beaucoup. Chaque fois que nous nous retrouvons, nous nous amusons à imaginer et à lancer des idées, des concepts et des blagues. Il a un merveilleux sens de l'humour, comme vous pouvez le voir dans le film, et il me fait beaucoup rire ; il va très loin, mais tout finit par avoir un sens, et il m'aide à me contenir dans ce cadre. Et nous sommes toujours aussi exigeants, avec la même volonté de faire de notre mieux, ce qui ne nous semble jamais suffisant. Si ça ne tenait qu'à nous, ça ne finirait jamais.

Dans quelle mesure votre interprétation de Blanco est-elle similaire à ce que vous aviez imaginé ?

Je n'ai pas fait de théâtre, enfin, si j'en ai fait il y a très, très longtemps, mais au théâtre l'acteur est seigneur et maître de la scène, du moment, personne ne l'interrompt, il y a une continuité dans son travail qui n'existe pas au cinéma, où le travail s'enrichit de celui de beaucoup d'autres gens. Mon travail d'acteur n'en est qu'une partie, mais la façon dont le film a été tourné, le choix du plan, la mise en place du plan, le contrechamp, la façon dont l'histoire progresse ou stagne, tout cela compte lorsqu'il s'agit d'évaluer une performance. Cela dit, la seule chose que l'on puisse faire est de proposer quelque chose qui aide à raconter l'histoire et, dans ce sens, le scénario de Fernando était très bien construit et le personnage très clair. Cela aurait pu être différent, mais entre nous, nous nous sommes mis d'accord sur l'idée d'un homme d'affaires gagnant, entre guillemets, avec ce charisme qui fait que les gens l'aiment, l'apprécient, qui fait que, quand il entre dans un endroit, ils veulent être près de lui. Dans ce pays, et dans d'autres, il y a des hommes d'affaires de renom, et d'autres qui ont pignon sur rue, qui correspondent à ce type.

La caractérisation des personnages était-elle difficile ? Vous êtes-vous vieilli ?

Non, les lunettes, les cheveux, pas beaucoup plus. Il aurait pu être plus jeune, mais nous avons trouvé intéressant qu'il soit plus âgé, car cela le rend plus cynique, il y a un poids, un héritage familial historique.

Vous êtes-vous préparé avec un coach ?

Je m'entraîne toujours avec Juan Carlos Corazza [grand coach d'acteurs, argentin, installé à Madrid], depuis des années et des années, et cela n'enlève rien à la place du réalisateur, au contraire. Je travaille avec quelqu'un qui me connaît depuis très longtemps, qui connaît mes forces, mes limites, mes astuces, ce dont j'ai besoin. Nous faisons une sorte de brainstorming ensemble et nous répétons des comportements qu'ensuite je vais proposer

au réalisateur. C'est lui qui va choisir où il veut que nous allions. C'est une interprétation pleine de détails.

Vous sentez-vous à l'aise dans ce registre de la comédie ou de la tragicomédie que vous ne fréquentez pas habituellement ?

Non, je ne me sens pas à l'aise dans quoi que ce soit. Je trouve tout très difficile, mais à la fin, c'est le texte qui compte. Quand la scène est bien écrite, quand l'humour vient de la situation elle-même, alors c'est facile. Quand il n'y a pas eu un bon travail au préalable, mais seulement l'intention de faire rire les gens, il faut un talent comique que je ne pense pas avoir. Mais quand la chose est bien écrite, qu'il y a une situation qui est déjà ironique et comique en soi, alors ça marche !

(Entretien tiré du mensuel de cinéma espagnol Fotogrammas)

Javier Bardem

Né en 1969 à Las Palmas, fils de la comédienne Pilar Bardem, neveu du réalisateur Juan Antonio Bardem, Javier Bardem est aujourd'hui un acteur à la renommée internationale, qui a remporté en 2008 l'Oscar du Meilleur acteur dans un second rôle pour sa prestation dans *No Country for Old Men* et a été nommé trois fois à l'Oscar, le plus récemment en 2022 pour *Being the Ricardos*. Il a également remporté le Prix du Meilleur acteur au Festival de Cannes 2010 pour *Biutiful*.

Filmographie sélective :

- 1990 : *Les Vies de Loulou (Las edades de Lulú)* de Bigas Luna
- 1991 : *Talons Aiguilles (Tacones lejanos)* de Pedro Almodóvar
- 1992 : *Jambon, Jambon (Jamón, jamón)* de Bigas Luna
- 1993 : *Macho (Huevos de oro)* de Bigas Luna
- 1997 : *En Chair et en Os (Carne trémula)* de Pedro Almodóvar
- 1997 : *Perdita Durango* d'Álex de la Iglesia
- 2000 : *Avant la Nuit (Before Night Falls)* de Julian Schnabel
- 2001 : *Les Lundis au Soleil (Los lunes al sol)* de Fernando León de Aranoa
- 2004 : *Mar Adentro* d'Alejandro Amenábar
- Collatéral (Collateral)* de Michael Mann
- 2007 : *No Country for Old Men* de Joel et Ethan Coen
- 2008 : *Vicky Cristina Barcelona* de Woody Allen
- 2010 : *Biutiful* d'Alejandro González Iñárritu
- 2012 : *À la Merveille (To the Wonder)* de Terrence Malick
- Skyfall* de Sam Mendes
- 2017 : *Pirates des Caraïbes : La Vengeance de Salazar (Pirates of the Caribbean: Dead Men Tell No Tales)* de Joachim Rønning et Espen Sandberg
- Mother!* de Darren Aronofsky
- Escobar (Loving Pablo)* de Fernando León de Aranoa
- 2018 : *Everybody Knows* d'Asghar Farhadi
- 2021 : *Dune* de Denis Villeneuve
- 2021 : *Being the Ricardos* d'Aaron Sorkin
- 2022 : *El Buen Patrón* de Fernando León de Aranoa

LISTE ARTISTIQUE

| | |
|----------|--------------------|
| Blanco | Javier Bardem |
| Miralles | Manolo Solo |
| Liliana | Almudena Amor |
| Jose | Óscar de la Fuente |
| Adela | Sonia Almarcha |
| Román | Fernando Albizu |
| Khaled | Tarik Rmili |
| Rubio | Rafa Castejón |
| Fortuna | Celso Bugallo |
| Salva | Martín Páez |
| Inès | Yaël Belicha |
| Aurora | Mara Guil |
| Albert | Nao Albet |
| Ángela | María de Nati |

LISTE TECHNIQUE

| | |
|--|--|
| Scénario et réalisation | Fernando León de Aranoa |
| Produit par | Fernando León de Aranoa Jaume Roures Javier Méndez |
| Producteurs délégués (Reposado) | Patricia de Muns Pilar de Heras |
| Producteurs délégués (Mediapro studio) | Laura Fernández Espeso Eva Garrido Marisa Fernández Armenteros |
| Directeur de la photographie | Pau Esteve Birba |
| Musique originale | Zeltia Montes |
| Direction artistique | César Maccarón |
| Direction de production | Luis Gutiérrez |
| Montage | Vanessa Marimbert |
| Ingénieur du son | Iván Marín |
| Design sonore | Pelayo Gutiérrez |
| Mixage | Valeria Arcieri |
| Effets visuels | Miriam Piquer |
| Costumes | Fernando García |
| Maquillage & coiffure | Almudena Fonseca Manolo García |
| Casting | Luis San Narciso |
| Réalisateur 2nde équipe | Antonio Ordóñez |
| Ventes internationales | MK2 Films |
| Distribution | Paname Distribution |